

L'évangile de la nuit de Noël se termine par un verset qui paraît étonnant, si du moins on le considère dans sa littéralité : « Marie conservait ensemble (*sun-etêrea*) toutes ces choses dites, les symbolisant (*sum-ballousa*) dans son cœur » (Lc 2, 19).

Dans cette phrase, deux verbes grecs commencent par un préverbe qui suggère l'idée de « mettre ensemble² ». Sauver de la dispersion des éléments épars, n'est-ce pas là une condition essentielle de notre être-au-monde, tant que celui-ci veut rester vivant et partenaire actif des échanges sociaux ? Il n'est possible d'aborder l'avenir que si l'on est muni d'une unité intérieure suffisante. Unité, vécue ici et maintenant, entre les différentes composantes de notre être, et aussi unité entre l'être que nous avons été et celui que nous sommes devenus. Dans ce travail d'unification, le rôle de la mémoire s'avère essentiel, surtout si notre histoire a été, en bien ou en mal, marquée par des événements très forts, si forts qu'ils ont paru surpasser les capacités d'intégration dont nous disposions alors. L'expérience de l'excès doit être travaillée intérieurement, sous peine de se transformer en un traumatisme délétère.

Or, c'est bien une expérience d'excès que vient de vivre Marie, cette toute jeune femme. L'évangile de Luc nous le signifie par les trois récits de l'annonciation, de la visitation, et de la visite des bergers. La Vierge est confrontée à l'excès de la grâce de Dieu, qui dépasse tout ce qu'elle pouvait imaginer. « Voici que tu vas enfanter un fils et tu lui donneras le nom de Jésus³ », dit l'ange (Lc 1, 31). « Comment m'est-il donné que vienne à moi la mère de mon Seigneur ? », s'écrie Élisabeth (Lc 1, 43). « Il nous est né un sauveur » (Lc 2, 11), répètent les bergers.

Quand on sait l'intense remaniement intérieur que doit assumer toute jeune femme apprenant pour la première fois qu'elle attend un enfant, on imagine facilement le bouleversement provoqué par cette promesse humainement démesurée : ton fils sera le sauveur ! Il y a de quoi être profondément troublée. Certes, il est plausible, historiquement, que Marie n'ait réalisé que peu à peu ce que signifiait une telle promesse. Mais, de toute façon, Luc a raison de faire percevoir à ses lecteurs que chaque survenue de Dieu est vécue comme une sorte de « traumatisme » pour notre être-religieux, car le plus souvent il s'est bâti un Dieu, à sa propre mesure, pas trop dérangeant, voire arrangeant. Devant un tel traumatisme, Marie a le bon réflexe : elle a recours à la mémoire du cœur. Une mémoire qui, puisant dans la Parole de Dieu, dans les événements de l'histoire d'Israël, et dans les faits marquants de son propre devenir, permet de relier l'excès de l'expérience présente à l'histoire du salut.

Notons bien qu'il s'agit là d'une mémoire non pas cérébrale, mais du cœur, c'est-à-dire qui implique la totalité de la personne dans ses choix les plus profonds. On ne fait convenablement mémoire des réalités essentielles de l'existence que par des actes qui engagent notre être, semble nous dire la Vierge. Se souvenir, c'est, dans le même mouvement, se décider « en faveur de... ». L'Église, que les plus grands théologiens des premiers siècles ont souvent présentée comme préfigurée par Marie, l'a parfaitement compris. Ne met-elle pas, au cœur de sa prière, le faire-mémoire de l'eucharistie, invitant chaque chrétien à se souvenir régulièrement des deux « excès » de l'amour de Dieu, véritables fondements de sa vie : celui du Christ qui est allé, dans la liberté de l'Esprit, jusqu'à la passion de la croix, et celui du Père qui ressuscite le Fils, ouvrant à tous la Vie éternelle ? Et ce faire-mémoire eucharistique, chacun le pressent, exige, pour être vécu dans l'authenticité, un engagement en faveur d'autrui⁴. Ainsi, une voie m'est tracée par l'attitude mariale : puiser toujours plus, dans la célébration de la messe, de quoi me souvenir des interventions de Dieu dans l'histoire du monde et dans ma propre histoire.

Mais le dernier verset du récit de Noël va plus loin encore : il affirme que Marie *symbolisait* dans son cœur. Pour qui est familier de l'anthropologie contemporaine, cette expression apparemment curieuse sonne remarqua-

1 Xavier Thévenot, *Avance en eaux profondes, Carnet spirituel*, DDB/Cerf, Paris, 1997, pp.36-40.

2 On notera avec intérêt que, après l'épisode de Jésus adolescent au milieu des docteurs du temple, Marie, de nouveau, « conserve avec soin toutes les choses dites ». Cependant, le verbe utilisé par Luc est, cette fois-ci, non pas *sun-têreô*, mais *dia-têreô* (Lc 2, 51) qui évoque une sorte de long dialogue intérieur.

3 C'est-à-dire « Dieu sauve »

4 Il est significatif que dans l'évangile de Jean, le récit d'institution de l'eucharistie n'existe pas. A sa place, se trouve le récit de Jésus se faisant serviteur de ses disciples, en leur lavant les pieds.

blement juste. On pourrait en effet transcrire : Marie faisait un travail symbolique à propos de toutes les paroles qui lui avaient été dites.

On sait que « le symbole désigne un signe de reconnaissance, à l'origine un objet coupé en deux, dont deux hôtes conservaient chacun une moitié, qu'ils transmettaient à leurs enfants : on rapprochait les deux parties pour faire la preuve que des relations d'hospitalité avaient été contractées »⁵. Un ordre symbolique, c'est ce qui, sous l'égide d'une loi, instaure une possibilité de communication, ou mieux encore d'alliance, dans et par les différences reconnues. La tâche la plus essentielle de chaque être humain consiste donc, en lien avec autrui et en tenant compte des institutions, à opérer un travail sur lui-même qui lui permette d'assumer pleinement l'ordre symbolique. S'ouvrent ainsi un monde de sens et la possibilité d'une sorte de « symphonie des désirs ». Toutes choses qui conduisent le sujet à expérimenter la paix.

Mais quand vient à se produire un événement qui excède les capacités d'intégration de la personne, le travail symbolique est momentanément mis en échec. Comme l'on dit : « C'est totalement insensé ! » Aussi le sujet est-il convoqué à « jeter ensemble » (*sum-ballein*) tous les événements de son histoire, tout ce qui a été dit à leur propos, de façon à les *mettre en rapport*, non seulement entre eux, mais aussi avec ce qui fait et a fait sens dans sa vie. Alors, peu à peu, malgré des zones d'ombre qui peuvent subsister, les choses s'éclairent, et ce qui paraissait insensé trouve de la signification.

Marie n'a pas échappé à ce travail d'élaboration du sens face à la surabondance de l'amour divin. Elle a, probablement, dû réinterroger de façon neuve ce qui faisait loi pour elle et donnait sens à sa vie : la Loi, les Prophètes, et les Écrits⁶. Elle a dû interpréter, en communion avec Joseph et d'autres proches, les événements récents de son histoire, et élaborer tout cela dans sa prière, faite sans doute d'un mélange d'actions de grâce, de supplications, de peurs devant l'inconnu, et d'envies de fuir. Un tel travail intérieur a dû être gratifiant à certains moments, et douloureux à d'autres. Il a, en tout cas, permis à Marie de ne pas tomber dans le fantastique piège que pouvait lui tendre son imaginaire : quoi de plus fabuleux pour une jeune femme que d'être la mère du sauveur du monde ? Il y a là de quoi alimenter sans fin les pires excès du narcissisme ! Or l'évangile de Luc, après ce verset 2, 19, nous présente Marie comme capable d'affronter des paroles difficiles à entendre. « Ton fils sera un signe contesté ; un glaive te transpercera le cœur » (Lc 2, 34-35), lui annonce le vieillard Syméon. « Ne sais-tu pas que je dois être aux affaires de mon Père ? » (Lc 2, 49), lui rétorque Jésus, adolescent, quand elle se plaint d'avoir vécu trois jours d'angoisse. « Ma mère et mes frères sont ceux qui écoutent la Parole de Dieu et la mettent en pratique » (Lc 8, 21), lui fait dire son fils, adulte, quand elle le cherche dans la foule. Tout cela est le signe que la méditation de Marie était bien dans l'ordre symbolique. Un ordre qui fait accepter les justes prises de distance entre les membres d'une même famille. Un ordre qui permet d'intégrer les nécessaires désillusions quant aux trop beaux rêves religieux. Un ordre qui soutient l'effort de la fidélité, car il permet d'accueillir l'autre dans sa différence et son devenir.

Marie, dit l'évangile, faisait un travail symbolique intense ! On comprend mieux pourquoi elle a été capable d'accompagner son fils dans la mission qui était sienne : rendre gloire au Père. Et cela jusqu'à pouvoir se tenir debout au pied de la croix (Jn 19, 25), et attendre, avec les apôtres, assidus dans la prière, la venue de l'Esprit, promesse du Père (Ac 1. 14) !

J'aime contempler ce travail intérieur de la Vierge. Il m'invite, en sa compagnie, à « symboliser » à mon tour, avec le Christ et en Lui !

5 Alain Rey, *Dictionnaire historique de la langue française*, Dictionnaires Le Robert, Paris, 1994, article « Symbole ».

6 C'est-à-dire la Bible du peuple juif.